

Q. Pour que la violence soit contrôlée et que l'on s'éloigne de la situation d'anarchie, la force doit-elle être cachée ?

R. « Ce n'est pas « force qui se cache », mais l'usage de la force qui se dissimule. Pourquoi ? Parce que le coût engendré par l'usage de la violence ouverte, surtout s'il se répète, est exorbitant : aucun Etat n'a les moyens de contrôler longtemps sa population par la violence, il lui faut donc éviter de faire un usage inconsidéré de sa police ou de son armée. De plus, chaque fois qu'il y a des victimes, la légitimité de l'intervention est remise en cause, même quand une majorité de la population en partage les objectifs (par exemple, une évacuation brutale de squatters ou une expulsion musclée de sans-papiers). Enfin, la population unie est toujours plus forte que les appareils de sécurité que l'Etat peut aligner, sachant que les hommes et les femmes qui les composent doutent très vite de la légitimité de leur action et finissent par se rallier au peuple en cas de répression trop sévère.

Déployer sa force, c'est avouer sa faiblesse : on n'est pas capable d'obtenir satisfaction sans la contrainte, ce n'est pas viable.

Quant à l'anarchie, c'est déjà une forme d'ordre un peu mécanique, sans normes supérieures à celle de chacun des acteurs concernés, ce n'est pas le chaos. Elle se convertit en un ordre politique à l'intérieur des frontières des Etats quand les acteurs privés acceptent de déléguer leurs pouvoirs et leur armes à des institutions publiques centralisées, pour ne pas payer eux-mêmes les coûts du maintien de l'ordre, de l'édification d'un ordre juridique, et de son maintien (à travers les tribunaux). Il est commode de charger des représentants élus d'assurer les missions nécessaires au bon fonctionnement de la vie publique plutôt que de tout vouloir faire soi-même.

Le rapport entre l'anarchie et le contrôle de la violence, c'est qu'en situation d'anarchie l'usage de la violence est limité (par rapport à un état de désordre complet), mais il y a quand même des épisodes où la force est brutalement utilisée. Trop d'anarchie conduit à un retour en arrière, vers le désordre initial. Il est donc logique que les acteurs souhaitent dépasser ce régime d'anarchie pour bénéficier d'une protection et d'une stabilité plus grandes, pour limiter les menaces et les risques ; donc, ils souhaiteront inévitablement que l'usage de la violence soit un peu plus contrôlé qu'en anarchie. »

Q. En quoi le pouvoir symbolique est-il « symbolique » ?

R. « Il n'y a que deux significations pour « pouvoir symbolique » : un pouvoir qui ne repose pas ni la force ni sur des ressources matérielles, mais sur l'évitement de la violence et sur des ressources symboliques (réputation, estime) attribuées par des processus de légitimation, sacralisation, ritualisation ; et un pouvoir qui n'a pas de force exécutoire, pas de capacité de mise en œuvre des décisions prises.

La violence symbolique est une expression utilisée par les constructivistes sociaux, notamment Bourdieu : selon eux, quand la violence physique n'est plus apparente, c'est qu'elle a été remplacée par une forme de domination non moins violente, mais cachée et consentie (par exemple, la politesse, la façon de s'adresser à ceux que l'on juge plus importants que soi, le manque de confiance dans ses propres capacités parce que l'on a intériorisé ce qu'en disent avec un peu de condescendance les autres, etc.). On peut y ajouter les devoirs ordinaires (faire la queue au guichet, attendre un rendez-vous médical, etc.), sorte

de contrainte imposée par les dominants qui, eux, trouvent toujours le moyen de les court-circuiter. »

Q. Quelle est la différence réelle entre mythe et rite, et quel est le rapport entre mythe et ritualisation ?

R. « Sur la ritualisation, il faut bien distinguer rite et mythe, ce sont deux registres différents de la croyance et de l'action. Les rites font vivre les mythes, et ceux-ci à leur tour justifient l'existence de rites. La différence est du même ordre que celle que l'on trouve dans une religion entre le dogme et le culte ou dans l'armée entre la stratégie et la tactique.

Il faut ici entendre « mythe » dans un sens large, qui ne préjuge pas de la valeur du récit que le mythe véhicule : les récits religieux sont ainsi de « mythes pour les anthropologues, évidemment pas pour les croyants.

Cela ne signifie pas que chaque rite soit fondé sur un mythe, ni que chaque mythe ait un rite qui lui corresponde, mais c'est le plus souvent vrai. Il y a évidemment des cas où la relation est difficile à établir ou absente. Le rite universel des salutations, quelle que soit la forme locale qu'il prenne (serrer des mains, s'embrasser, toucher une partie du corps comme l'épaule ou la main, se courber, etc.) peut être relié aux grands récits des origines sur la sociabilité, la coopération, la réciprocité et la cohésion nécessaires pour que des sociétés survivent en dépit de leurs différends, mais c'est pousser un peu loin la recherche d'un lien entre les deux. Par exemple, le fameux « abrazo » latino américain (ou sicilien) est d'abord un moyen de vérifier en tapotant le dos de celui que l'on étreint qu'il ne porte pas d'arme, avant d'être le signe que même les adversaires les plus irréductibles doivent composer et pactiser pour que la société survive conformément au contrat social des origines.

Les rites font vivre les mythes, ils permettent aux acteurs de les incorporer, d'y croire donc, par l'effet de ce que Durkheim appelait « l'effervescence sociale », un état d'agitation émotionnelle collective que l'on constate dans les stades lors des grandes épreuves mondiales, une sorte de communion qui ravive les fondements de la vie en commun (ainsi, la République française confortée par la victoire de son équipe de foot « black-blanc-beur » au mondial de 1998 ; ou les rassemblements du 1^{er} mai dans le monde, organisés par les syndicats, le jour de la fête du travail dans de nombreux pays, qui commémore les droits arrachés au patronat par les ouvriers).

En conclusion, si les rites ne renvoient pas toujours de façon claire et explicite à des mythes précis, il n'y a guère de mythes qui survivent longtemps sans rites pour les activer. Ainsi, quand les commémorations de l'armistice entre Français et allemands changent de nature, et cessent d'être des manifestations de triomphe de la démocratie française sur l'autocratie prussienne, pour devenir des occasions de célébrer le rapprochement entre anciens ennemis devenus alliés, le mythe de la nation française perd l'un des principaux rites qui lui était jusque là associé, et c'est le mythe d'une commune origine européenne « civilisée » qui prend le dessus. «